

Connectés à Internet et... déconnectés de la réalité !

La différence entre le vrai et le faux n'a jamais été aussi difficile à établir. Quelles garanties avons-nous sur le fondement, la fiabilité ou l'exactitude de ce que nos connexions nous proposent ?

Huit, dix, parfois douze heures par jour, nous sommes "connectés". Nous le sommes avec fil ou sans fil, le jour ou la nuit, que nous soyons nomades ou sédentaires, à haut débit ou à lent débit, volontairement ou non, gratuitement ou moyennant paiement, de manière concentrée ou de manière distraite, pour le travail ou pour le loisir, avec des gens qui nous sont proches ou avec des inconnus, avec des humains ou avec des algorithmes. Nous sommes devenus connectés, hyperconnectés même, c'est une évidence.

Connectés à quoi

Mais connectés à quoi, finalement ?

Cette question posée ne reçoit que des réponses vagues. On se dit connecté à Internet, au réseau, aux informations (!), aux amis (?), aux marchés financiers, au cloud... ou alors plus flou encore à des "objets". Des objets connectés évidemment.

On dit aujourd'hui "il y a du réseau" comme on dit "il y a du soleil" ou "il y a de l'ambiance".

Mais un paradoxe important devrait nous faire réfléchir. Plus nous sommes "connectés", plus nous sommes... déconnectés de la réalité du monde physique. Un capitaine au long cours aujourd'hui ne sent plus la mer ni le vent, et c'est à peine s'il regarde encore par la fenêtre. Le responsable d'un laminoir travaille dans une salle de contrôle climatisée, remplie d'écrans, qui pourrait se trouver à des milliers de kilomètres de la coulée continue près de laquelle il n'y a quasi plus personne. Il y a certes un côté confortable à cela, mais sommes-nous pour autant devenus meilleurs navigateurs ou meilleurs sidérurgistes ? Ce n'est pas sûr.

La grotte de Platon tapissée d'écrans

Quelles garanties avons-nous sur le fondement, sur l'exactitude ou la précision, sur la fiabilité de ce que ces connexions nous proposent ?

La grotte de Platon est aujourd'hui tapissée d'écrans. Mais que nous disent-ils du monde ? Ce que d'autres prisonniers d'autres grottes ont cru comprendre du monde...

Le paradoxe d'une technologie puissante est la possibilité de créer des images et des sons artificiels. Au cinéma, cela fait sourire : l'haleine des figurants du Titanic a été rajoutée par ordinateur suite à leur refus de tourner dans de l'eau à deux degrés. De même, quand Gérard Depardieu joue dans un film américain, le spectateur est impressionné par la qualité de l'accent anglais de l'acteur. Illusion à nouveau. C'est numériquement qu'on enlève les consonances trop typiquement françaises de sa voix, tout comme il existe un logiciel qui permet de corriger en temps réel les fausses notes d'un chanteur sur scène.

Au cinéma ou au concert, cela peut faire sourire. Mais ailleurs cela semble tout aussi efficace pour des finalités différentes. Lors d'une campagne électorale récente aux Etats-Unis, une photo truquée circulait sur Internet montrant John Kerry dans les années 70, en compagnie de Jane Fonda. Le but était de discréditer le candidat en mettant en doute son attitude pendant la guerre du Viêt Nam à laquelle l'actrice s'opposait de toute sa notoriété.

On nous enfume

La différence entre le vrai et le faux n'a jamais été aussi difficile à établir.

Plus nous nous connectons, plus nous nous éloignons du monde extérieur. On nous enfume d'oxymorons comme "réalité virtuelle" ou "réalité augmentée". Publicitairement efficaces sans doute et journalistiquement attrayants certes, mais logiquement défectueux.

Ce n'est pas la réalité qui devient virtuelle, mais bien les sens supposés l'appréhender. Ce n'est pas la réalité qui est augmentée, mais bien la distance qui nous en sépare.

L'informatique fait écran - l'expression n'a jamais été aussi bien choisie - entre ce que sont les choses et ce que nous croyons qu'elles sont. Les objets connectés ne posent pas de problème en tant que tel, ce qui interpelle c'est à quel point nous sommes devenus de gré ou de force des sujets connectés, et donc déconnectés.

Le business de la santé connectée

Prenons un exemple. Partant de l'hypothèse que la santé est avant tout un problème d'information, les géants d'Internet rêvent de nous tapisser de capteurs pour évaluer en permanence nos taux de glycémie ou de cholestérol, nos pulsations cardiaques ou nos globules blancs. Et pourquoi pas des senseurs pour mesurer le niveau du moral ou l'intensité de nos désirs ? Un patient bien connecté serait un patient en bonne santé, équipé pour échapper aux migraines, à l'obésité ou aux coups de blues.

Si la santé n'a pas de prix, la santé connectée elle en a un. Son marché se chiffre en milliards de dollars. La question du "connecté à quoi ?" se double alors de la question "à qui ?" Notre estomac va-t-il être connecté à la Silicon Valley ou à une start-up coréenne ? Et les informations sur notre suc gastrique et nos reflux seront-elles revendues à un géant de l'alimentation, ou à un géant de la pharmacie ?

Nous sommes devenus le produit

Ceci nous mène à la troisième grande question. Dans ce monde d'objets et de sujets connectés, dans quel sens coule l'information ? La réponse est à chercher dans le modèle économique. Les géants d'Internet gagnent des milliards avec des services que quasi-personne ne paye ! Un peu étrange, non ? Comment expliquer cette omniprésente "gratuité" qui rapporte des fortunes ? C'est simple : nous sommes devenus le produit que nos connexions permettent à d'autres de vendre. Quand on clique sur Google on reçoit de l'information, certes. Mais on oublie qu'on en donne aussi sans rien demander en échange ! C'est nous qui sommes gratuits, pas les services que nous utilisons.

Blaise Pascal écrivait fort justement "Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre". Il parlait d'une chambre où il n'y a pas le wi-fi, bien sûr.

by Luc de Brabandere - La Libre 22 février 2016